

GORILLA GIRL

ANNE SCHMAUCH

X'

**GORILLA
GIRL**

ANNE **SCHMAUCH**

**GORILLA
GIRL**

ÉDITIONS
SARBACANE
DEPUIS 2003

BANDE-SON

- ⚡ THE SLITS, *Typical Girl*
- ⚡ PUSSY RIOT, *Prière punk*
- ⚡ BROADCAST, *Black Cat*
- ⚡ ARAM KHATCHATURIAN, *Valse*
- ⚡ DAVID POPPER, *Fantaisy On Little Russian Song*
- ⚡ CHRISTOPH W. GLUCK, *Iphigénie en Tauride*
- ⚡ MODESTE MOUSSORGSKI, *Boris Godounov*
- ⚡ ELECTRELANE, *The Greater Time*
- ⚡ THE RAINCOATS, *Shouting Out Loud*
- ⚡ BONNIE BANANE, *Relax*
- ⚡ THE SLITS, *So Tough*

*Pour Bénédicte, évidemment.
Et pour Gauthier et Dominique,
qui ont supporté mes singeries.*

PREMIÈRE
PARTIE

Ah, Viktor. De l'or en barre, ce mec ! Nous basculons sur le lit et, en quelques secondes, c'est le grand chatolement qui commence. L'accélérateur de particules est en route. Une onde électrique me traverse des pieds à la tête. Mise en orbite immédiate. Le plaisir à plein nez. Le ravissement intersidéral.

Il y a trente minutes, je m'appelais Léone Falguière et j'étais, entre autres choses, la chanteuse bassiste des Juicy Pussy, un groupe de filles punk. Quand le tour de montagnes russes se termine, je ne sais plus très bien qui je suis.

Nous sommes toujours dans le noir – on n'a pas pris le temps d'allumer la lampe. J'ai pourtant la sensation d'avoir la lumière à tous les étages.

– Wahou ! murmure Viktor. Le meilleur pied de toute ma vie.

Il a une drôle de voix. Normal, je me dis. Après ce que nous venons de vivre, nous ne sommes plus tout à fait les mêmes.

Moi, je ne moufte pas. J'ai la béatitude silencieuse.

Une pensée me vient pour les cosmonautes. Les pauvres. À leur retour sur Terre, il paraît qu'ils dépriment sévère : après avoir flotté en apesanteur, ils trouvent que la vie n'a plus grand-chose d'excitant à leur offrir. Moi, c'est tout le contraire, j'ai l'impression que je viens de choper les clés de la fusée, et que dorénavant, je pourrai m'offrir un aller-retour dans l'espace dès qu'il m'en prendra l'envie !

J'ai déjà fait le grand voyage, et plutôt souvent. Je suis assez portée sur l'exploration de nouveaux territoires. Mais les véhicules que j'ai expérimentés jusqu'ici étaient nettement moins performants – le genre où tu tentes de rejoindre les étoiles à la rame.

Eh bien, à l'aube de la nouvelle année, à l'approche de mes 21 ans, j'ai la nette impression que l'euphorie a changé de camp. La vie me rembourse enfin tous les plans foireux qu'elle m'a refourgués jusqu'à présent.

L'année se termine dans dix minutes. On pourrait rester blottis dans le grenier, Viktor et moi. En bas, tout le monde est bourré, personne ne remarquerait notre absence. Mais pour une fois, je souhaite saluer l'année qui vient.

Je remets ma culotte, Viktor enfle son pantalon. J'allume la lampe. Et là...

Stupeur et hurlements. Houston, on a un problème. Après le frisson intersidéral, le plongeon infernal !

Le garçon qui boucle sa ceinture en face de moi n'est pas Viktor – l'apollon d'origine russe qui m'a été présenté au début de la soirée et qui m'a décidée à rester ici au lieu de suivre ma bande de potes dans un endroit plus punk. C'est Bastien.

Il n'est pas vilain, Bastien. Mais niveau désir, nous deux, ça a toujours été encéphalogramme plat. Je trouve qu'il dégage autant de phéromones qu'une pantoufle ; il me trouve moins bandante qu'un coq mort.

On est aussi horrifiés l'un que l'autre.

– Léone ? Mais... je croyais que t'étais Delphine.

– Bastien ? Mais... je croyais que t'étais Viktor.

Nous nous efforçons de remettre les choses dans l'ordre. Bastien est entré dans cette chambre à l'étage en imaginant que Delphine le suivait. Moi, je suis entrée dans cette chambre à l'étage en imaginant que je suivais Viktor. Car c'est pour Delphine que Bastien se consume de désir, tandis que je brûle pour Viktor. Tous deux au bord de l'embrasement, nous n'y avons vu que du feu.

On se sent embarrassés, un peu. Mais comme on est encore sous endorphine, on finit par se marrer, pas mal.

Finalement, on s'accorde sur deux points :

(1) Nous n'avons pas vraiment fait l'amour ensemble, vu que nous pensions tous les deux étreindre quelqu'un d'autre...

(2) Cette histoire de pied interstellaire ne sortira pas de cette chambre.

Nous redescendons comme deux imbéciles. Deux imbéciles assez heureux, malgré tout. Notre corps a sécrété toutes sortes de substances euphorisantes qui valent cent fois l'ivresse offerte par les rhum-Coca et autres vodka-orange qui coulent à flots au salon, sur fond de mélodies trop acidulées à mon goût.

Avant de retourner parmi les fêtards, on fait une halte devant le miroir de l'étage pour se refaire une tête présentable, parce que mine de rien, nous nous sommes bien ébouriffés. Surtout Bastien. Comme il ne sort jamais sans avoir sculpté ses cheveux bruns avec de la gomina, on voit tout de suite qu'il s'est passé quelque chose d'irrégulier.

Il tire un peigne de sa poche et entreprend de rectifier le tir. Pour la chemise, en revanche, c'est grillé, elle est froissée. Faudra qu'il trouve une excuse. Il me propose son peigne, je décline. Ma tignasse blonde décolorée est souvent assez ensauvagée ; un peu plus ou un peu moins, personne ne verra la différence. Quant à mon collant rayé, il était déjà déchiré avant la bataille.

Je remets simplement mon pull trop large au-dessus de ma jupe noire, et mes yeux verts en face des trous.

Il reste 1 minute et 50 secondes avant le décompte. Bastien a de la chance : en le voyant revenir, Delphine lui fait un grand sourire. Je surprends même un prometteur « *Je t'ai cherché partout !* »

Viktor, lui, ne me calcule pas. Il picole avec deux potes. Lancé dans une discussion, il fait de grands gestes qui mettent en valeur sa stature de colosse. Sa coupe de cheveux est un peu stricte à mon goût, mais il a vraiment une belle gueule. Cela dit, il n'a

même pas remarqué mon absence. En fait, je commence à me demander s'il a seulement remarqué ma présence.

Mais je ne désespère pas d'attirer son attention. La soirée n'est pas terminée, elle commence. Il me reste 365 jours pour parvenir à mes fins.

Ensuite, c'est minuit. Ça s'embrasse, ça se souhaite la bonne année et tout le gna gna gna. Moi, les seuls vœux qui m'intéresseraient sont ceux de Viktor Kotchenkov. (Kotchenkov, c'est le nom de famille qu'a prononcé Mélanie quand elle me l'a présenté.) Seulement, ses yeux gris bleu couleur d'orange sur la Volga commencent à sentir un peu l'alcool.

Il n'empêche que quand il les pose sur moi, je sens courir un frisson comme si le vent des steppes venait me chatouiller le bas des reins. Même si, après ce qui vient de se passer à l'étage, j'ai un peu de mal à le regarder franchement.

Sur ce, Delphine m'accoste. Tout est sage chez elle. Ses cheveux bruns descendent gentiment jusqu'au milieu de son dos, sa jupe noire se tient droite sans broncher, son chemisier reste patiemment immaculé, ses collants irisés n'auraient pas l'impudence de filer, son visage harmonieux reflète un caractère sans accroc. Tout le contraire de moi.

La fille raccord me serre dans ses bras à m'étouffer.

– Bonne année, meuf! Je suis contente de passer le réveillon avec toi, parce que je ne te l'ai jamais dit, mais je t'admire trop!

Oups. Pas sûre de mériter ce déluge d'émotions.

Je me dégage prudemment de son étreinte.

– Ben oui, elle reprend. T'es belle, t'es libre, j'adore ton groupe, tu n'as pas peur d'affronter la police... T'es vraiment une chouette fille.

Je rougis assez salement. Elle sourit tendrement.

– Hé, je te le dis comme je le pense, Léone.

– Merci, je bafouille. Bonne année à toi aussi.

Je m'éloigne à pas prudents. Bien que je ne sois pas entièrement responsable de ce qui vient de se passer avec Bastien,

j'ai tout de même l'impression désagréable de lui planter un couteau enduit de curare dans le dos.

Le regard de Bastien croise le mien. Nous trinquons à distance. Tout en levant son verre à ma santé, il me fait signe que si je bavarde, il m'égorge. Tout en vidant mon verre à la sienne, je lui fais signe que s'il l'ouvre, je lui coupe les couilles.

Lendemain gueule de bois – à tout point de vue. Nous sommes dans le métro, Pauline, Céleste et moi, avec tout notre barda de guitares et d'amplis. J'achève de leur raconter la pitoyable histoire de mon ratage d'hier.

Quand je prononce le mot « couilles », une femme aux allures de bourgeoise coincée se lève pour changer de place après m'avoir jeté un regard outré.

– Remballez votre mépris ! Tout le monde peut se tromper de mec, non ? ! Au moins, je m'en suis aperçue tout de suite ! Il y en a qui s'en rendent compte trente ans trop tard...

La pimbeche sort du métro au triple galop. Mes copines n'ont pas moufté ; elles me fixent avec une expression de fascination teintée d'horreur.

Même effarée, Céleste – notre guitariste – reste magnifique. Elle a hérité de sa mère mexicaine une peau mate et des boucles brunes. Sa bouche et son nez semblent avoir été peints par Raphaël. Ses yeux sont si verts qu'on a du mal à y croire. On frôle la beauté surnaturelle.

Pauline fait de drôles de grimaces. Elle n'est pas mal, dans son genre. Cheveux blonds au carré autour d'un minois au nez pointu. À première vue, elle a l'apparence d'une frêle jeune femme toute mignonne, mais elle n'a rien de mignon. Si, dans la vie, elle reste à peu près discrète, sur scène, à la batterie, elle est de loin la plus enragée de nous trois. D'où son surnom, Pauline Adrénaline.

La stupeur écarquille ses immenses yeux bruns. Telle que je la connais, son cerveau doit être en train de passer en revue

tous les concepts de la philosophie, de la science et de la zoologie pour tenter de trouver un début d'explication à mon comportement.

– Quelque chose m'échappe, elle finit par avouer. Vous ne vous êtes pas *du tout* parlé avant de vous sauter dessus ? Tu sais, parler, le truc que font les humains ?

– Justement, on était comme des bêtes. Dès que j'ai vu Viktor, j'ai eu un coup de chaud. J'ai bien senti qu'il n'était pas à fond sur moi, mais pendant tout le début de la soirée, je lui ai tourné autour en me disant que ça paierait. D'un coup, il me fait un signe. J'attribue ce revirement soudain à la magie du réveil, et un peu à mes efforts vestimentaires. Rétrospectivement, ça me saute aux yeux : j'ai surinterprété. Mais sur l'instant, j'étais dans un tel état que j'ai foncé !

– Ouais d'ailleurs, elle vient d'où, cette nouvelle coiffure ? m'interrompt Céleste. Rasée au-dessus de la tempe... ça a de la gueule. C'est hyper réussi !

– J'y viens, j'y viens.

– Mais tu ne t'es pas aperçue de l'erreur une fois dans ses bras ? insiste Pauline qui n'en revient toujours pas.

– On était dans le noir ! Et puis, j'avais envie d'y croire ! Comment je pouvais deviner que le démon de la coïncidence était en train de me tendre un piège ? Bref, il fait noir, je sens le contact d'une main sur ma peau. Et hop, en voiture Simone !

Pauline se marre franchement à présent, et tout son visage s'éclaire.

– D'accord, le désir, tout ça. Mais... pendant que vous vous sautiez dessus, aucune parole non plus ?

– Disons qu'on était plutôt dans le langage inarticulé...

– Vous allez remettre ça avec Bastien, alors ? s'intéresse Céleste.

– Non. Aucune envie. Sur le moment, c'était bien, mais ça reste un quiproquo.

Mes deux potes secouent la tête. Pauline, en signe d'incompréhension. Céleste, en signe d'approbation.

– Et avec Viktor, t'as pas tenté ta chance en deuxième partie de soirée ?

– J’ai pas eu le temps. À un moment, je me retourne : plus de Viktor. Je demande si quelqu’un l’a vu. Sarah – tu sais, la guitariste des Dragons ? – me dit « *Il est allé aux Champs-Élysées avec ses potes.* » Résultat, il y a plein de gens qui veulent aller aux Champs-Élysées. Moi, non. À chaque fois que je traîne là-bas, j’ai envie de tout péter. Alors un soir de Nouvel An, avec douze flics au mètre carré, c’est pas une bonne idée. Et puis, je n’ai pas non plus envie de courir après ce mec. C’est là que Judith, la petite brune qui est pote avec l’ex de Karim, me dit : « *Je suis hyper étonnée que tu cherches à fréquenter ce garçon.* » J’aurais bien voulu qu’elle approfondisse, mais ils se barrent. Et puis, elle est bourrée de toute façon. Là-dessus, Clovis arrive, il me dit : « *Léone, j’ai envie de tester un truc avec toi !* » Je lui dis que je suis pas sûre d’être d’accord, et là, il sort une lame de rasoir.

Pauline me coupe, choquée :

– Quoi ?!

– Attends, tu vas voir. Je lui dis que non merci, les scarifications SM, même pas en rêve, même bourrée un premier de l’An. Mais là, il me répond : « *T’y es pas du tout, Léone ! J’aimerais juste tester une nouvelle coiffure que j’ai en tête et je pense que t’es la meuf idéale.* » Là, je me rappelle que Clovis est l’apprenti coiffeur exubérant que tout Paris s’arrachera bientôt. Et comme je suis rarement la meuf idéale de quelqu’un, je me laisse faire. Et il me rase la tempe.

Pendant que mes copines hochent la tête en chœur, je m’examine dans la vitre du métro. J’aime bien cette coupe ; mon visage ressort mieux. Non pas que j’aie les traits prodigieusement fins... mais au moins, mes yeux verts sont mis en valeur. Les piercings de mes oreilles aussi. C’est toujours ça de pris.

– Et vous êtes restés chez Judith, en fin de compte ?

– Ben non, parce qu’un quart d’heure plus tard, y a ce mec qui se pointe. Martin.

– Ah, c’est un boulet, lui ! jette Céleste.

– Pire qu’un boulet. Il m’aborde d’un « *T’aurais pu te maquiller, meuf, un 31...* » qui me soûle direct. Je le lui dis. On s’embrouille. Vu que je ne suis pas d’humeur à faire de la pédagogie, je lui

en colle une. Scandale. Clovis prend ma défense, mais on se fait virer de la fête.

– Merde.

– Eh ouais. Ah, et pour finir, juste quand on sort, Delphine me retient par le bras. Elle me glisse à l'oreille : « *Tiens, j'ai reçu ça à Noël, je te le donne : je pense que ça te servira plus qu'à moi.* » Et elle m'offre un CD. Mais en même temps, elle fronce les sourcils. Elle renifle. Elle me renifle. Ensuite, elle retourne vers Bastien. Je ne sais pas ce qu'elle a senti, mais mon instinct me souffle que ça pue les emmerdes. Alors on se tire, Clovis et moi.

– C'était quoi, le CD ?

– *Calme et attentif comme un bambou dans le vent du matin.* Un truc pour méditer.

Pauline et Céleste éclatent de rire tellement fort que toute la rame se tourne dans notre direction. Un pépé qui hésitait à s'asseoir dans notre carré rebrousse chemin, des fois qu'on morde en plus de rire.

– Et ensuite, on a fini au Zinc. Bilan : un orgasme d'origine discutable, un poing dans la gueule, une coupe de cheveux gratuite, un CD pourri.

– Un début d'année prometteur, en somme ! conclut Céleste.

– Et vous, c'était comment ?

Pauline sourit en coin :

– À toi l'honneur, Céleste. Je suis certaine que ta soirée a été plus détonante que la mienne...

Le visage de notre naïade punk s'illumine.

– Attends... je me remets dans l'ambiance. Le 31 me paraît déjà dater d'il y a dix siècles. Ah, j'y suis. Bonne soirée, gens sympas, on danse, blablabla. Il est cinq heures quand je me décide à rentrer chez moi. Coup de chance, je trouve tout de suite un taxi. Coup de chance compte double : devinez qui est au volant ? Je vous le donne en mille. Felice, le comédien italien aux yeux de feu, vous vous souvenez ? Celui qu'on avait rencontré à un concert des Branques, l'été dernier ! Le mec, il a toujours la classe de Marcello Mastroianni. Il a toujours la voix la plus sensuelle de la planète et l'esprit fougueux dans un corps qui crépite. Le

mien ne tarde pas à crépiter grave, lui aussi. L'artiste a terminé son service, il m'invite à prendre le premier petit déjeuner de l'année chez lui. *Of course*. Et là, coup de chance compte triple : Felice habite dans une petite maison aux allures de chalet qu'il a héritée d'une vieille tante, dans le 20^e. Genre la montagne à Paris. D'ailleurs, au moment où on franchit la grille, il se met à neiger. Felice me fait remarquer que ça porte bonheur, la neige, un 1^{er} janvier. J'en ai un peu rien à foutre, de regarder tomber la neige. D'autant qu'à l'intérieur, le spectacle est vachement plus intéressant... Felice allume un feu dans la cheminée et, de braises en bûches, nous nous retrouvons à faire l'amour devant l'âtre sur une peau de léopard.

Pauline hausse le sourcil.

– Faire l'amour sur une peau de bête devant la cheminée ? C'est pas un peu cliché ?

Céleste marque une pause, l'air d'examiner sérieusement la question. Un quart de seconde plus tard, le verdict tombe.

– Si le cliché t'emmène au 7^e ciel, je ne vois pas où est le problème. D'ailleurs, à propos de cliché...

Elle tire une photo de son sac. L'image immortalise un coude...

Céleste a une manie. À chaque fois qu'elle fait l'amour avec un mec, elle prend en photo une partie de son anatomie, un peu au hasard. Elle prétend que ces images font partie d'un projet anthropologique qu'elle présentera comme travail de fin d'étude dans son école de photo.

On se tourne vers Pauline, impatientes de connaître le détail de sa soirée, mais notre blonde se rembrunit.

– Moi, rien de bien trépidant. Pas de baston, pas de chalet. On a seulement fait un petit dîner avec Olympe.

– Juste toutes les deux ?

– Ouais, elle n'aime pas trop les fêtes.

Je ne sais pas quelle tête on fait, Céleste et moi, mais Pauline s'énerve.

– Eh, ça va ! Me regardez pas comme ça ! On n'est pas toutes obligées de chercher l'aventure à chaque coin de rue, si ?

– Mais tu as... vu l'olympes, au moins ? ne peut pas s'empêcher de demander Céleste.

– Ouais bof, vite fait. Olympe n'aime pas trop faire l'amour quand elle doit se lever tôt le lendemain.

– Se lever tôt ? Un 1^{er} janvier ?

– On avait un entraînement de self-défense, avec les filles de Ring. Olympe n'aime pas le Nouvel An, de toute façon.

– Il y a des trucs qu'elle aime, Olympe ? interroge Céleste.

– Je me pose la question. Enfin, non, je ne me la pose plus, vu que je me suis cassée avant l'aube.

– Hein ?!

– Quoi ?!

– Je l'ai quittée.

Sa voix vacille. Je la prends dans mes bras et l'étreins pour la reconforter, mais elle me repousse.

– Arrête, Léone. C'est pas triste. Comme tu l'as si bien dit à la bourgeoise, mieux vaut se rendre compte rapidement qu'on s'est planté de mec ou de nana. L'année commence, je recommence à zéro. Ça fait sens. Finalement, l'aventure est quand même venue me chercher, à ce qu'on dirait.

Elle sursaute.

– Meeeerde, on a loupé l'arrêt ! Karim va nous maudire !

On descend de la rame en catastrophe, pour reprendre le métro dans l'autre sens.

– Je ne vois pas du tout qui c'est, ce Viktor, lance Céleste alors que nous attendons sur le quai d'en face.

Je soupire.

– Si tu l'avais vu, crois-moi, tu verrais... Viktor Kotchenkov, c'est le cavalier des steppes qui déboule dans ton salon. C'est la beauté farouche mais attentionnée, la sauvagerie tendre, les muscles en liberté. Viktor, c'est le tigre qui ronronne à tes pieds...

– Jamais vu ce garçon, mais on dirait qu'il vaut le détour ! ajoute Céleste avec un sourire alléché.

– Delphine m'a dit qu'il était invité à la fête chez Mélanie, la semaine prochaine, je conclus d'un ton rêveur.

En même temps, je ferais bien de ne pas m'imaginer tout de suite dans la datcha, parce qu'il n'avait pas l'air de chercher des masses le contact avec moi, l'animal Viktor Kotchenkov...

Pour se faire entendre dans la grande cacophonie du monde, mieux vaut brailler fort. Nous, on s'y met à trois. Pauline, Céleste et moi, on forme un groupe punk depuis la classe de troisième. D'abord, nous avons été les Gonzesses, ensuite les Clitos, puis les Porkasses (qu'on a gardé comme blase pour taguer) et enfin, les Juicy Pussy. Ce dernier nom nous a été inspiré par les Pussy Riot, groupe que nous vénérons.

Sexe, punk et *artivisme*, voilà ce qui nous anime dans la vie. Pour la musique, on joue à droite à gauche, dans des bars. Pour l'artivisme, nous avons Paris, dont nous avons fait notre livre de coloriage. Pour le sexe, c'est plus hasardeux.

Les gens prétendent parfois que le punk est une musique sans nuances. C'est faux. La palette du chaos est d'une étonnante richesse.

Aujourd'hui, on prépare un événement en hommage aux Pussy Riot. Il y a deux semaines, elles ont été condamnées à deux ans de travaux forcés en Sibérie. Deux ans... Tout ça pour avoir chanté une prière punk dans la cathédrale orthodoxe du Christ-Sauveur, à Moscou ! Nadejda Tolokonnikova, Maria Alekhina et Ekatarina Samoutsevitch voulaient seulement dénoncer l'oppression des femmes par le patriarcat et la dictature exercée par Vladimir Poutine.

Du tribunal, Nadejda a invité le monde entier à s'approprier leur costume et leur chanson, qu'elles appellent « prière punk », pour les soutenir. L'idée est simple : chanter la prière punk, la filmer, et la mettre sur Internet. Il faut que leurs mots résonnent partout, pour que le monde entier sache, et proteste contre leur

arrestation ! Alors, c'est ce qu'on va faire. Et Karim, notre pote de toujours, nous filmera.

Quand nous sortons du métro, nos guitares dans le dos et nos amplis sous le bras, Karim est déjà là. Je ne sais pas comment il se débrouille, mais il est toujours à l'heure. Aujourd'hui, il est remonté comme un jouet mécanique. Son matos posé à ses pieds, il fait les cent pas, emmitouflé dans son long manteau vert. Avec ses petites lunettes et sa bouille un peu ronde, il a un look de mec ultra-sérieux. Ce qu'il est, en réalité.

– Putain, les meufs, vous pouvez pas être à l'heure ? il râle en guise de bonjour-bonne-année. Vous croyez que j'ai que ça à foutre, de vous attendre dans le froid ? La prochaine fois, je me barre.

Je lui passe la main dans le dos et contrefais la voix langoureuse de la femme fatale de cinéma.

– Eh ben, Monsieur Ronchon... il était bien, apparemment, ce Nouvel An ?

– Pourquoi tu prends cette voix ? De quoi tu parles ?

– Si t'es si pressé, je devine que t'as rendez-vous avec une fille. Si t'as rendez-vous avec une fille, j'entrevois la mystérieuse Vanessa. Et si t'as rendez-vous avec la mystérieuse Vanessa, je suppute que tu l'as pécho au Nouvel An.

– On n'a pas tellement eu de tes nouvelles depuis les douze coups de minuit, confirme Céleste. De là à en déduire que tu as passé les premières heures de l'année sous la couette...

Karim voudrait se renfrogner, mais il est trahi par son sourire qui s'étire et ses yeux bruns qui s'illuminent derrière ses lunettes. Un déluge de questions s'abat aussitôt sur lui.

– C'était bien ?

– Vous êtes ensemble, alors ?

– Elle écoute quoi comme musique ?

– Elle est bonne au pieu ?

– Est-ce que tu l'aïiimes ?

– T'as pris ton pied ?

– Vous avez fait quoi ?

– C’est vrai que c’est une reine de la p...

– Stop ! hurle Karim en se bouchant les oreilles.

On obéit.

– Comment vous parlez, les filles, ça me choque ! J’ai « pécho » personne. Maintenant, si vous faites allusion à la délicieuse jeune fille qui répond au doux prénom de Vanessa, il est vrai que mes efforts patients – sans être insistants – et mes attentions régulières – sans être lourdes – ont été récompensés. La belle m’a effectivement donné rendez-vous ce soir, et j’aimerais passer chez moi me changer, une fois que vous aurez fini votre cirque. Prenez-en de la graine, les chars d’assaut de la drague.

Nous félicitons et applaudissons l’ami Karim.

– N’en faites pas trop quand même. J’ai pas non plus gagné la coupe du monde.

– Quand est-ce qu’on la rencontre ? demande Pauline.

– Alors là, désolé, mais aucune rencontre n’est programmée. Pas envie que vous lui fassiez peur. Je pensais plutôt l’habituer... progressivement... à l’idée de votre existence. D’abord, je lui montrerai quelques photos, ensuite éventuellement des vidéos, et on verra après pour une confrontation.

Nous sifflons pour manifester notre indignation, cette fois. Pauline rassemble une poignée de neige sale dont elle bombarde Karim.

– Je plaisante, vous emballez pas !

Il ramasse son matos et nous fait signe de le suivre. On prend une rue qui nous éloigne du boulevard, puis une autre, et encore une. Karim nous guide d’un pas rapide dans ce labyrinthe urbain.

– Et vous, c’était comment ce Nouvel An ? il demande en marchant. D’après ce qu’on m’a raconté, il y a eu des coups de poing thérapeutiques du côté de Léone.

– Les nouvelles vont vite, je bougonne.

– Et attends, tu ne sais pas tout, glousse Pauline.

Je raconte ma nuit merdique.

Karim est au bord de l’apoplexie.

- Et vous ? il demande à Céleste et Pauline.
- Merveilleuse soirée, répond la naïade aux boucles brunes.
- Soirée de merde, répond la blonde au carré.

Après un bon quart d'heure de marche, nous traversons un terrain vague. De l'autre côté, derrière une palissade, commence une ruelle aux maisons abîmées qui nous mène à un canal vaseux. Karim nous entraîne alors de l'autre côté par un pont conduisant à l'entrée barricadée d'une enceinte. Nous longeons le béton sur quelques mètres. Un trou a été creusé dans le mur, au niveau du sol, juste assez grand pour s'y faufiler.

On se contorsionne, puis on se passe les guitares, les amplis et la caméra de Karim. Nous découvrons un ensemble de bâtiments abandonnés. L'architecture est austère : des cubes de béton percés de fenêtres, entassés les uns sur les autres. Les parois grisâtres sont rongées par la végétation, le temps, et envahies par les tags.

Karim présente sa trouvaille d'un grand geste fier :

– Qu'est-ce que vous en pensez ? C'est un ancien hôpital psychiatrique.

On approuve à grands cris. Le lieu est parfait pour tourner la vidéo, et ce d'autant plus qu'en Russie, une technique courante pour se débarrasser des opposants politiques consiste à les enfermer dans des asiles. Quand ils en ressortent après des années, l'envie de la ramener leur est bien souvent passée.

Nous contournons une des ailes de l'hôpital pour atteindre une terrasse surmontée d'une verrière. La terrasse devait jadis ouvrir sur un parc. Tout a été rendu au chaos. L'endroit est décidément admirable.

Pendant que Karim règle le micro et la caméra, nous commençons à nous désaper pour enfiler nos tenues calquées sur celles des Pussy Riot. Les vêtements de notre groupe fétiche sont courts et colorés. Pour moi, ce sera une robe jaune à manches courtes,

des collants verts et une cagoule rose qui masque le visage, anonymise les actions et évince les questions d'ego.

J'enfile la cagoule. Mes gestes sont hachés, mais les frissons qui courent à la surface de ma peau n'ont rien à voir avec la température qui frôle le zéro. Avant de monter sur scène ou de faire un tag, j'ai toujours le sang qui bouillonne d'impatience.

Dans un coin de ma tête, je pense à Viktor. Il n'a pas répondu au message de bonne année que je lui ai envoyé, mais je compte bien l'impressionner avec la vidéo de notre action. Avec ses origines russes, il va forcément kiffer.

Je viens d'ôter mon jean lorsque Céleste pousse un hurlement horrifié.

– Mais enfin, Léone, ça va pas bien ? Comment cette atroce culotte couleur chair s'est-elle retrouvée sur tes fesses ?!

Je jette un œil aux culottes de mes copines. Céleste arbore une culotte léopard. Pauline, une culotte en coton bleu pâle à gros élastique.

Karim s'éloigne prudemment de la scène du crime.

– Je l'ai piquée à ma mère. Elle a plein de paquets même pas ouverts.

Céleste s'étrangle. Elle est à deux doigts d'avalier sa culotte léopard.

– J'espère qu'aucun homme n'a vu cette horreur !

Pauline monte illico au créneau.

– Non mais tu t'entends, Céleste ? C'est quoi, cette remarque ? Tu as tellement intégré le discours masculin dominant que tu en fais ta propre norme ? Les fesses des femmes n'appartiennent à personne ! Personne n'a de droit de regard sur la façon dont nous habillons nos corps !

La naïade lève les yeux au ciel.

– Pour ma part, il ne me paraîtrait pas exagéré d'envisager des accords internationaux visant à interdire la commercialisation de ce genre de sous-vêtements.

Pauline s'énerve.

– Non ! Tu ne peux pas dire ça, même pour rire !

– Je suis très sérieuse. Laisse-moi au moins émettre l’hypothèse suivante : une culotte de grand-mère couleur chair *n’a pas* à se retrouver sur les fesses d’une jeune fille. Surtout si celle-ci espère visiter la couche d’un demi-dieu des steppes.

– Est-ce que tu as vraiment envie de faire quoi que ce soit avec un mec qui te jugerait sur ta culotte ? s’insurge Pauline.

Je place mon grain de sel :

– Bien d’accord avec toi, Pauline Adréraline. Le premier mec qui me fait une remarque déplacée, je lui colle mon poing dans la figure. Quand bien même il s’appellerait Viktor.

– Karim ! crie Pauline. T’en penses quoi, toi ?

– Je ne participe pas au débat, tranche Karim. Je ne veux pas être mêlé à vos histoires de culottes.

– Oh, allez... Dis-nous juste ce que c’est, pour toi, une belle culotte ? je demande.

– Vous n’aurez aucune info, bande de charognasses. Maintenant grouillez-vous, merci. Et je vous préviens, si l’une de vous tente d’obtenir des informations concernant Vanessa dans le cadre de cette conversation, je lui verse tout le contenu de ceci sur la tête.

Il brandit le pot de peinture rouge que j’ai apporté, ainsi que le fusil de ball-trap de mon beau-père. Céleste a imaginé une mise en scène : je garde le fusil dans mon dos pendant qu’on joue et à la fin du morceau, je dégaine et je tire dans le pot de peinture, posé sur l’ampli. Une flaque rouge se déversera comme du sang. Ce sera un peu la mort de la musique et de l’art sous le joug de l’oppression...

Nous sommes prêtes. Avec nos cagoules et nos vêtements fluo, on pourrait probablement faire sauter les rétines de toute une colonie de perroquets.

Karim a préparé la caméra.

– Je pense que ce serait pas mal si vous vous mettiez sur le muret qui borde la terrasse.

Bonne idée. La vue sur le bâtiment délabré offre un décor cohérent. Avant de grimper, je tague un gros JUCY PUSSY sur

le muret, à l'aide du pochoir que je trimbale toujours dans mon sac. Céleste et Pauline ont le même. On en colle dans tout Paris. Même les gens qui ne connaissent pas notre musique ont entendu parler de nous.

Nous nous installons sur le petit mur. Ça caille. Il va falloir se bouger pour pas mourir gelées !

Alors que nous accordons nos guitares, Karim nous alerte :
– On a du public, les filles. Il y a du monde là-bas.

Effectivement. Du sommet d'une butte, à gauche du bâtiment, deux silhouettes nous observent. Un mec en noir et une nana en tenue de camouflage, qui tient ce qui me semble bien être une pelle.

Dans ce genre d'endroit, toutes les rencontres sont possibles. Le plus souvent, on croise des gens sympas avec qui on partage une bière. Parfois, on tombe sur des bandes qui se donnent rendez-vous pour se bastonner. Il suffit de ne pas s'y frotter.

La règle, c'est de laisser venir pour voir si c'est agressif ou non. Les deux visiteurs n'ont pas des têtes à venir planter des violettes dans un jardin partagé, mais je n'ai encore jamais vu de bandes s'affronter à coups de pelle... ça devrait aller.

On balance les watts, et ils passent leur chemin.

« *Vierge Marie mère de Dieu, chasse Poutine*
Chasse Poutine,
Chasse Poutine »

Les notes furieuses de la prière punk résonnent dans la verrière. J'adore le début des morceaux, ce moment où les vibrations envahissent l'espace et traversent mon corps. Nous n'avons jamais joué ensemble cette prière punk, mais nous l'avons écoutée si souvent que nous sommes presque en place dès la première prise.

On s'accorde tout de même une pause, pour les réglages et les calages.

– J'ai envie de pisser, je dis.

Pauline me fait un clin d'œil, parce que la phrase fait référence à une performance des Femen. Il n'empêche que j'ai envie de pisser pour de vrai, alors je saute du muret et je quitte le groupe pour aller m'isoler un peu plus loin.

Je contourne la bâtisse à la recherche d'un endroit discret. Je trouve un creux et je m'y cale, après avoir décroché le fusil de ball-trap de mon dos. Tout en baissant mon collant, je fredonne la prière punk sous ma cagoule – putain, comment ça caille –, je m'accroupis – putain, comment c'est mal fait l'être humain, à avoir toujours besoin de pisser et de bouffer et de tout le reste.

J'entends résonner un riff : Céleste répète.

Tout à coup, j'entends un bruit. Tournant la tête, j'aperçois une silhouette à quelques mètres de moi. Ce mec me mate ! Et en plus, il a un téléphone à la main...

Ah ouais, d'accord : il me prend en photo, le connard.

– Hé ! je gueule dans sa direction en remontant mon collant.

Je marche vers lui, bien décidée à lui niquer son téléphone. Pas envie de terminer sur un site porno dans une section obscure pour fans de *golden shower*.

– Te gêne pas, surtout !

Je m'attends à ce que le mateur détail... mais non. Il a rangé le téléphone dans sa poche et il reste là, droit dans ses baskets, à m'attendre. Je reconnais le mec que j'ai entrevu tout à l'heure. Il a perdu sa pote en camouflage. Habillé tout en noir, il a le visage dissimulé dans le pur style *black bloc*. Pas très engageant. Je m'en fous. Je fonce.

Il est plus grand moi, plus baraqué aussi. Pas difficile : je suis taillée sur le modèle grenouille. Tant pis, j'y vais. Il va effacer cette foutue vidéo. Si j'avais dû renoncer à chaque fois qu'un mec était plus baraque que moi...

On se retrouve nez à nez. Je note que ce n'est pas une cagoule noire de *black bloc* qu'il porte, plutôt un bête passe-montagne de quand t'es petit et que tu pars en classe de neige. Seuls ses yeux dépassent. Il les a marron très foncé, presque noirs – et assez doux, je dois dire : il n'a pas l'air de vouloir se battre.

– Ça t’amuse de me prendre en photo pendant que je pisse ?

– Je t’ai pas prise en photo.

– Te fous pas de moi ! J’ai vu que t’avais ton portable. Tu viens de le ranger, mais tu l’avais.

– Ouais, j’avais mon téléphone, mais je t’ai pas prise en photo. Qu’est-ce que j’en ai à foutre d’un Martien multicolore qui pisse ? Enfin, si, un Martien multicolore, je l’aurais pris en photo. Mais une meuf cagoulée en train de pisser ? Bof. Ça m’excite moyen. J’ai pas ce genre de goûts.

– Tu matais !

Il étouffe un léger rire dans son passe-montagne.

– Oui, je matais ! Attends, c’est pas tous les jours qu’une créature fluo vient pisser presque à tes pieds ! Maintenant, arrête de m’aboyer dessus et lâche-moi : j’attends des gens.

Trois mecs passent alors en contrebas. Blousons de cuir et crânes rasés... Bons petits looks de fachos.

– Ah, c’est ça tes potes, je dis d’un ton de mépris.

La remarque ne lui plaît pas. Il a un sursaut, comme si une guêpe l’avait piqué. Je ne vois pas sa gueule à cause du passe-montagne, mais il fronce les sourcils hyper fort.

– C’est pas mes potes, ces petits skins de merde. En d’autres circonstances, j’irais plutôt leur casser la gueule.

Étant animée par les mêmes pulsions de castagne quand j’en vois, je redescends d’un cran.

– Je peux pas deviner ce que t’es. Tu caches ta tronche comme un terroriste.

– T’es pas mieux avec ta cagoule fluo, question dissimulation.

Son ton railleur me fait remonter illico. J’arrache ma cagoule d’un geste brusque – au passage, mes cheveux se déchaînent. Un vrai orage miniature.

Le pas-facho fait la même chose. Même combat : des petites étincelles lui craquent de partout autour de la tête.

Il a les cheveux noirs, très en bataille. Pour le reste, je n’imprime pas son visage, vu qu’on s’emploie surtout à s’étriper du regard. Dans le lointain, on entend toujours Céleste qui

répète. Pauline martèle la caisse claire qu'elle porte en bandoulière.

Nous restons les yeux dans les yeux. Et puis, il plonge la main dans sa poche et en sort son téléphone.

– Tu sais quoi, si tu...

Je le lui prends des mains et le lance le plus loin possible.

– Merde, mais quelle conne ! il gueule.

Il y a une vraie détresse dans sa voix, je crois.

Mais je m'en fiche.

– T'as qu'à aller le chercher.

Là, sans que j'aie le temps de comprendre, il m'arrache mon fusil de ball-trap. Mince, je ne l'aurais pas cru si rapide.

– Toi, va le chercher ! il m'ordonne.

– Ah ouais ? Sinon quoi ? Tu me tires dessus ?

Il écarquille les yeux.

– Bien sûr que non ! Je ne menace pas les gens avec un flingue, moi ! En revanche, comme tu commences à me gonfler, je te fais du chantage. Si tu ne vas pas chercher ce téléphone, je te rends pas ton fusil.

Au même instant, les sons de guitare de Céleste se transforment en larsens, et on entend un long sifflement d'ampli qui agonise. Juste après, des cris et des éclats de voix. Je percute : les mecs qui sont passés étaient bien des petits fachos de merde ; et les petits fachos de merde détestent, entre mille autres choses, les punks en général et les punks féministes en particulier. C'est pas la première fois qu'on se fait emmerder.

– Apparemment, c'est vous qu'ils venaient voir, observe le mec, sourire en coin.

Langoisse de savoir mes potes en danger, la promesse d'une bonne baston, tout ça se mélange dans ma tête et je deviens dingue.

– Rends-moi le fusil, j'en ai besoin !

Cette fois, c'est lui qui fait un pas en arrière :

– Tu ne comptes pas t'en servir, tout de même ?

J'entends Céleste gueuler. Un bruit de guitare, une vrille suraiguë qui nous perce les oreilles. J'ai le bide qui se tord. Je

ne supporte pas d'entendre quelqu'un se faire emmerder, encore moins quand ce quelqu'un est mon amie. Et l'autre débile qui ne me rend pas le fusil !

– Rends-moi ce fusil !

Il a un nouveau mouvement de recul.

– Attends, je t'...

– J'attends rien du tout !

Mon poing part, presque tout seul. Il le mange en pleine figure.

Je n'ai pas l'impression d'avoir tapé si fort que ça, mais il vacille. Le coup de la surprise autant que la beigne, je suppose.

Je récupère le fusil tombé à terre et vole au secours de mes potes.

De ce côté, c'est la catastrophe. Les trois connards, déchaînés, s'en prennent au matos autant qu'à eux. Un grand crâne rasé tente de piquer la caméra de Karim pendant qu'un rondouillard aux yeux de bovin tire sur la guitare de Céleste, qui se défend à coups de pied. Pauline se sert carrément de ma basse comme d'une batte de base-ball pour tenir le troisième assaillant en respect, mais le salaud a sorti une barre de fer.

Ils ne m'ont pas repérée. Je pointe le canon de l'arme en direction de la verrière – et je tire ! Une pluie de bouts de verre dégringole sur la tronche des fachos. Mes potes s'en prennent aussi, mais c'est un moindre mal. Mon coup de feu a eu le mérite de sonner la fin de la récré pour les skins ; mon entrée leur cloue le bec. Pauline en profite pour envoyer un coup de basse dans la tronche du mec à la barre de fer.

Je vise de nouveau le toit.

– Le temps se couvre ! je gueule.

Nouvelle douche de bouts de verre. Cette fois, les cloportes se taillent.

Pauline, Céleste et Karim sont livides. Ils ont flippé. Moi aussi, mais dans mon cas, la flippe se transforme en énergie : j'ai grave envie de courir après les trois abrutis.

Karim tempère mes ardeurs :

– C'est pas une bonne idée.

Pauline est folle de rage, mais partage l'avis de Karim. Céleste décline aussi : elle est forte pour résister aux CRS lors des évacuations et se ventouse aux grilles comme personne, mais elle n'est pas portée sur la castagne pure et dure.

Les blaireaux disparaissent à l'autre bout du terrain vague. Je suis un peu déçue, je leur aurais bien fichu une vraie raclée. D'autant que les amplis étant complètement pétés, le concert est terminé.

Céleste se change déjà.

– Heureusement que t'es arrivée, sinon on était mal.

– Ils voulaient quoi, exactement ?

– Nous faire chier parce qu'on est des meufs et qu'on dérange leurs stéréotypes moisis, grogne Pauline. Piquer la caméra. Nous taper dessus. Nous intimider pour qu'on arrête de faire du punk.

– On les connaît ? je demande.

– Non, jamais vus...

Karim nous rassure : la défaite n'est pas complète. En faisant un bon montage de la répète, ça devrait passer.

– Il y a d'autres emmerdeurs ou quoi ? observe Pauline comme nous vidons les lieux.

Je me retourne. Sur le haut de la butte, quatre silhouettes s'agitent. Je reconnais le mec à qui j'ai envoyé une droite, parce qu'il n'a pas remis sa cagoule. La fille en camouflage est de nouveau à ses côtés, sans pelle, mais avec deux autres gars. J'essaie de choper son regard, mais il est trop loin.

Et puis, trois types débarquent et viennent se confronter au petit groupe. Tout de suite, le ton monte, on dirait.

Je raconte vite fait aux autres ce qui s'est passé.

Décidément, l'année commence sous le signe de la baston...

Quand nous étions au collège, Céleste et moi, on jouait à imaginer quels garçons de la cour de récré on rangerait dans notre garçonnière. Pauline jouait aussi, sauf qu'elle choisissait des filles.

Et puis, un jour, nous avons compris. C'était encore une arnaque, cette affaire de garçonnière, un truc exclusivement réservé aux hommes. La prof de français avait été bien claire sur le sens du mot. Une garçonnière permettait à ces messieurs de recevoir leurs maîtresses. On était hyper déçues.

Et puis on s'est dit, on s'en fout : nous, notre garçonnière, ce sera pour mettre des garçons, voilà tout. Manque de bol, cette petite limace baveuse de Brigitte Lequeu a entendu notre conversation. Choquée, elle a tout raconté à la prof. Et là, panique à bord ! Indécence ! Alerte rouge ! Sorcellerie ! L'infirmière nous a convoquées toutes les trois pour nous expliquer à mi-voix, avec des mimiques outrées, qu'une chambre dans laquelle une fille fait venir des hommes, ça s'appelle un hôtel de passe. Pauline a répliqué :

– Ah non, mais moi, tout va bien, c'est des filles que je mets dans ma garçonnière imaginaire.

L'infirmière a paru à deux doigts de se signer. Elle ne pouvait plus rien pour nous. Ensuite, dans la cour de récréation, on nous a traitées de putes et de salopes. Des mecs, bien sûr, s'en sont donné à cœur joie. Mais aussi des nanas, Brigitte Lequeu en tête. Dingue comme certaines sont toujours promptes à remettre les filles dans leur droit chemin.

Depuis quatre mois, je l'ai, ma garçonnière... Une piaule au huitième et dernier étage d'un immeuble des beaux quartiers. La chambre appartient à Madame Castard, une connaissance de mon beau-père. Le deal est simple : en échange du logement, je garde les deux enfants et demi de Madame Castard le mercredi et les soirs après l'école. Je dis « et demi », parce que je m'occupe aussi de Cowboy, un dalmatien qu'elle considère comme son troisième enfant. Peut-être même son premier.

L'intérieur de ma tanière est assez spartiate. Un lit. Une armoire qui prend la moitié de la piaule et dans laquelle on pourrait entrer à douze – ma garde-robe, ma basse et mes bombes de peinture y tiennent à l'aise.

Je suis peinarde, tout là-haut. J'ai vue sur les toits, j'ai même tagué un énorme « JUICY PUSSY » sur une des cheminées. Je suis chez moi. Si je pouvais y stocker un peu plus de garçons, ce serait carrément le paradis.

J'ai bien réussi à en coincer quelques-uns dans ma tour, mais ça n'a pas été non plus le déluge désiré... Seules les affaires conclues sont comptabilisées. Pour les râteaux, je ne tiens pas les fichiers à jour. Il y en a trop. L'armoire géante ne pourrait pas tous les contenir.

Du côté des *pas mal*, je range Malo, Hakim, Tom. Et aussi Alex et Élias (pas en même temps, mais je les associe dans mon souvenir parce qu'ils avaient la même façon de me mordre la lèvre quand on s'embrassait). Vince, aussi, mais je l'ai mis dehors au milieu de la nuit parce qu'il a commencé à me gonfler avec des histoires de week-end en famille.

Du côté des foireux, je pense d'abord à Vadim. Ce mec semblait situer le clitoris quelque part dans le pli du genou. J'ai réorienté le tir, et plusieurs fois, en direction de la cible. Rien à faire. Le mec n'a cessé de me titiller le creux du genou, jusqu'à ce que je le vires de peur de choper une tendinite.

En deuze du plan foireux, j'ai Will. Au moment fatal, le mec prononce un autre prénom que le mien... Ouch. Ça casse l'ambiance. Nadine, en plus ! Le mec m'appelle Nadine !

Will est penaud. Je suis humiliée :

– J’ai vraiment une tête de Nadine ?

Tandis que je le fous dehors – lui d’abord, ses vêtements ensuite –, il bredouille des excuses.

– Casse-toi ! je réponds. Et le bonjour à Nadine !

– Je pourrai pas, Léone. Nadine, c’est ma grand-mère. Elle est morte il y a deux ans. Je sais pas pourquoi j’ai pensé à elle quand tu...

J’ai claqué la porte. Je préfère ne pas savoir ce qui, chez moi, excite les fantasmes gérontophiles.

En treize de la lose, je place Lucas, le guitariste qui répétait dans un studio à côté du nôtre. Dix jours que je lui fais du rentre-dedans. Dix jours qu’il me couvre de compliments.

Un soir, message du beau gosse : « *Je peux passer t’emprunter une prise jack ?* »

Yes ! Cette question sent le prétexte à plein nez !

Moi : « *Quand tu veux.* »

Lucas : « *Genre maintenant ?* »

Moi : « *Genre maintenant.* »

Lucas : « *J’en ai pour 2 heures, y a grève de métro. Je viens à pied.* »

Oh là là... Joie indicible ! Désir en surdose !

En l’attendant, je ne peux pas m’empêcher de me vanter un peu – beaucoup – auprès de Céleste. « *Ouah, le mec traverse Paris à pied – huit kilomètres – rien que pour moi ! Attends, évidemment que le coup de la prise est un prétexte pour qu’on passe la nuit ensemble ! T’en connais, des mecs qui se cognent huit kilomètres sous la pluie à 21 heures pour récupérer un misérable câble ?* »

Eh bien... maintenant j’en connais un, oui. Lucas.

22 h 53 – Lucas frappe à ma porte.

J’ouvre, la culotte à la main. Ou tout comme.

Lui, un peu rincé :

– Hello, t’as la prise ? Si tu pouvais me la donner tout de suite... Je ne traîne pas, hein. J’ai deux heures de marche pour rentrer chez moi.

22 h 53 et 9 secondes – Lucas repart avec sa prise jack.

Rien que sa prise jack.

En dehors de ces mauvais souvenirs qu'elle abrite, je kiffe ma piaule.

Le seul hic tient au quartier. 16^e arrondissement, station de métro Jasmin. Pas trop le genre d'endroit que je fréquente naturellement. En plus, le siège des fachos de Groupuscule n'est qu'à quelques rues. Autant dire que le taux d'abrutis est assez élevé.

J'aurais bien accompagné mes potes, qui sont allés faire le montage de notre performance, mais boulot oblige, j'ai filé de mon côté pour aller chercher Cécile et Joseph, les deux enfants Castard.

Après avoir quitté le fluo des Pussy Riot, me voici donc à traîner Cowboy jusqu'à l'école des gnomes.

La fillette sort la première. En guise de bonjour, elle commence par filer un coup de pied au dalmatien. Je crois qu'elle ne l'apprécie pas tellement. D'après ce que j'ai pu observer, elle n'aime pas grand monde, en vérité. Elle est mignonne, avec ses grands yeux noirs et ses taches de rousseur, mais sa mère l'affuble d'une coupe au bol qui lui donne un air stupide. C'est tout le contraire : Cécile est un genre d'enfant précoce surdoué.

Elle bloque sur ma coupe de cheveux, mais ne fait aucun commentaire. L'information est visiblement en cours de traitement par son cerveau.

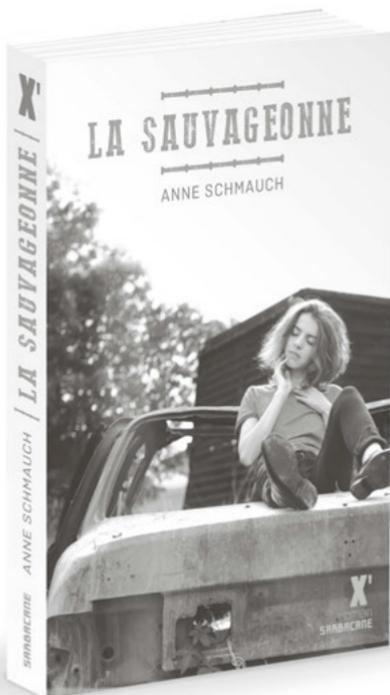
– Salut Cess, je dis.

– Bonjour Léone. Il me semble te l'avoir déjà dit, je préfère que tu m'appelles Cécile. Je n'apprécie pas tellement les diminutifs.

Joseph arrive à son tour. Même coupe de cheveux. Même cerveau.

N'empêche que, tout surdoués qu'ils soient, ils veulent jouer dans le parc du Ranelagh, sur le chemin du retour. Je détache Cowboy pour qu'il se dégourdisse les pattes dans le square. Les enfants ont envie de faire un tour de poney bicolore obèse.

DE LA MÊME AUTRICE DANS LA COLLECTION EXPRIM'



La Sauvageonne

Anne Schmauch

13,5 x 21,5 cm

272 pages

9782377311002

« Les vapeurs d'essence, ça ronge les cerveaux.

Regardez mes parents : trente ans qu'ils moisissent dans leur station-essence.

De mon côté, c'est pas beaucoup mieux. J'aime trop le baston pour une fille, à ce qu'il paraît – surtout une fille qui s'appelle Fleur.

Il n'y a bien que mon frère Killian pour relever le niveau. Il a un truc, lui. La musique. Sauf que c'est pas en restant ici qu'il deviendra violoniste.

Alors forcément, quand un type vient nous agoniser à la station avec une mallette pleine d'argent, difficile de résister à l'envie de fuguer pour Paris... »

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Conception de couverture et maquette : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2020

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Achevé d'imprimer en août 2020
sur les presses de l'imprimerie ProImpress
N° d'édition : 0128
Dépôt légal : 2^e semestre 2020
ISBN : 978-2-37731-529-1
Imprimé en Bulgarie